

© Alain Léger, 2000

L'auteur autorise la copie du présent document dans les conditions suivantes :

l'exemplaire téléchargé ne doit faire l'objet d'aucune nouvelle copie.

Il ne peut être tiré sur papier qu'en un seul et unique exemplaire.

Il ne peut être utilisé que pour un usage privé, à des fins de lecture personnelle, ou pour l'enseignement et la recherche.

Toute autre reproduction, diffusion et usage public,

à des fins commerciales ou non,

même à titre gratuit, reste interdite

sans le consentement écrit de l'auteur ou de ses ayants droit.

**Le débat Bernstein-Labov :
différences langagières ou inégalités ?**

Le débat Bernstein-Labov : différences langagières ou inégalités ?

C'est Basil Bernstein qui a mis en évidence, en Angleterre, l'existence au sein d'une même langue, de plusieurs *codes*, de plusieurs systèmes d'expression, dépendants des rapports sociaux existants. Dans une même société, dotée d'une langue unique ou commune, il existe en fait des groupes sociaux dont les langages sont suffisamment différents pour rendre compte de relations sociales spécifiques.

1. Basil Bernstein : codes linguistiques et classes sociales.

Les observations de Bernstein, que l'on trouve dans un livre publié en français sous le titre : « *Langage et classes sociales* » aux Éditions de Minuit s'organisent de la manière suivante : dans les sociétés, il y a des groupes sociaux, des classes sociales aux intérêts opposés et chacun socialise ses membres à sa manière. C'est une donnée de fait que les enfants d'ouvriers deviennent massivement ouvriers et que les enfants des catégories supérieures deviennent eux-mêmes membres de ces catégories. Les enfants de la classe ouvrière et de la bourgeoisie sont confrontés dès leur enfance à des modèles de socialisation profondément différents. Ces différences se renforcent à mesure que l'enfant grandit. Simultanément, la vision de la structure sociale et des rapports qui se nouent entre classes sociales devient partie intégrante de l'expérience de l'individu. L'acquisition de ce « *point de vue de classe* », se fait au travers de l'apprentissage du langage parlé : c'est le discours (mots et structure) qui fournit le sens, et l'expérience de l'individu s'organise autour de ce qui a pour lui un sens.

L'apprentissage du langage est simultanément apprentissage d'une structure sociale, d'une hiérarchie sociale et de la place qu'occupent les individus dans cette hiérarchie.

Les différentes formes du langage ne sont donc pas des caractéristiques individuelles, mais aussi des caractéristiques sociales et culturelles qui déterminent la possibilité ou l'impossibilité de la réussite scolaire ou professionnelle, et par conséquent la place dans la hiérarchie sociale.

En résumé, l'apprentissage d'une forme de langage, celle du groupe d'appartenance, nous situe comme membre du groupe, nous place dans l'échelle sociale, nous oppose aux autres groupes sociaux dotés d'une autre forme de langage.

Le langage que nous parlons — et qui donne un sens à notre expérience — est, dans les termes de Bernstein, un langage de classe.

Dans le cas de l'école, on ne peut attribuer à des incapacités individuelles (incapacités à comprendre, incapacités à s'exprimer à l'écrit ou à l'oral, absence de maîtrise du langage, etc...) ce qui relève du fonctionnement même de la structure sociale. En d'autres termes, si un individu est considéré comme « doué » ou « intelligent », c'est principalement parce qu'il comprend le code utilisé. Le rôle de son intelligence se borne à lui permettre d'utiliser au mieux les possibilités offertes par un langage socialement déterminé.

2. Langue commune et langue formelle.

La suite de l'analyse se déroule comme suit. Dans nos sociétés, il y a principalement deux classes qui s'opposent. Elles s'opposent également par deux formes de langage que Bernstein désigne sous les termes de langage formel et de langage commun.

Le langage formel ou élaboré est le type de discours des classes supérieures. Sa structure est complexe et le locuteur dispose de nombreuses possibilités d'organisation de la phrase et d'un vocabulaire étendu. Le discours individuel est donc difficilement prévisible puisque le locuteur possède de nombreux instruments pour clarifier et expliciter ce qu'il pense.

Le langage commun ou restreint est le type de discours des classes populaires. Il se distingue par la rigidité de sa syntaxe et par l'utilisation restreinte des possibilités d'organisation du discours. C'est un discours relativement condensé et on peut facilement prévoir la structure du discours de tout individu locuteur de ce langage.

Ces deux formes du discours constituent des modèles d'analyse ou ce que l'on pourrait appeler dans le langage wébérien des types idéaux. On ne les trouve jamais réalisés en tant que tel, mais ils désignent des pôles entre lesquels des formes mixtes, ou des degrés variables de maîtrise, peuvent s'intercaler.

De manière schématique, langage formel et langage commun s'opposent sur les points suivants :

Langage formel :

- 1) prévision de l'organisation grammaticale
- 2) importance des nuances logiques
- 3) usage fréquent des prépositions, conjonctions, propositions subordonnées
- 4) usage rigoureux des adjectifs et des adverbes

- 5) usage fréquent des pronoms impersonnels : "il" et "on"
- 6) verbalisation et expression des impressions personnelles
- 7) utilisation de concepts nombreux et complexes pour l'organisation de l'expérience.

Langage commun :

- 1) phrases courtes, grammaire simple
- 2) incapacité à s'en tenir à un sujet donné, désorganisation du contenu de l'information
- 3) usage simple et répétitif des conjonctions usage rare des subordonnées.
- 4) usage rigide et limité des adjectifs et adverbes.
- 5) usage rare des tournures impersonnelles.
- 6) impressions individuelles rarement mises en valeur
- 7) nombreuses affirmations et expressions indiquant qu'on recherche l'approbation de l'interlocuteur, d'accorder une valeur à l'énoncé précédent ou à celui qui suit : "N'est-ce pas ?", "Tu te rends compte !", "Tu vois" ce qui constitue un appel au consensus en même temps qu'un doute sur la validité de l'expression.

3. Exemples de discours en langage formel et langage commun

Les caractéristiques que l'on vient d'énoncer des deux formes de langage sont le résultat d'une multitude d'analyses et d'expériences. Pour illustrer cette différence, retenons une des expériences de Bernstein.

On donne à des enfants appartenant à des classes de 6^{ème}, dans des écoles scolarisant les enfants de catégories supérieures et dans des écoles scolarisant des enfants de catégories populaires, une série de quatre images et on leur demande de raconter une histoire sur la base de ces images. La première image montre quelques enfants jouant au ballon ; sur la 2^{ème} image, le ballon casse une vitre ; sur la 3^{ème}, une femme regarde par la fenêtre et un homme fait un geste de menace ; sur la 4^{ème}, les enfants s'en vont.

Histoire 1 : Langage formel.

Trois enfants jouent au ballon et un enfant donne un coup de pied au ballon et il tape dans la fenêtre. Le ballon casse la vitre et les enfants la regardent et un homme sort et les gronde parce qu'ils ont cassé la vitre. Alors ils s'enfuient et puis cette dame regarde par la fenêtre et gronde les enfants.

Histoire 2 : Langage commun.

Ils jouent au football et il donne un coup de pied et il part jusque là et il casse la fenêtre et ils regardent ça et il sort et les gronde parce qu'ils l'ont cassée alors ils s'enfuient puis elle regarde.

La comparaison des deux histoires montre bien les différences que l'on a citées plus haut : utilisation du vocabulaire, des phrases, construction des propositions, précision du vocabulaire, etc...

Mais l'opposition essentielle tient à ceci : dans la première histoire (langage formel), l'histoire se comprend en elle-même, à la simple audition. Aucun support matériel n'est nécessaire à la compréhension. Au contraire, le deuxième récit est incompréhensible à la seule audition si l'on ne connaît pas le support qui l'a provoqué.

Le premier récit est indépendant de la situation qui lui a donné naissance, le second dépend étroitement de son contexte. Le discours du premier enfant est de type universaliste (il tend vers l'abstrait), celui du deuxième enfant est de type particulariste (il reste attaché aux seuls détails qui l'ont motivé).

Le discours des catégories supérieures se présente donc comme détaché des éléments concrets qui le suscitent. Il pourra s'y rattacher grâce à des conjonctions, des prépositions, des propositions subordonnées, mais son intention générale est d'être un discours en tant que tel.

Inversement, le discours des classes populaires est un discours matérialiste qui ne se dégage que rarement du fait précis qui le motive. Il ne prétend pas à l'énoncé de faits permanents mais de faits concrets. Il s'agit donc d'un langage descriptif, sans concepts analytiques, alors que le langage formel accroît la sensibilité aux distinctions, aux précisions, avec une tendance à l'abstraction.

Or, le langage de l'école est un langage formel. On comprend dès lors qu'un enfant des catégories populaires se trouve limité, dès son apprentissage de la langue, à un type de concepts descriptifs, ce qui limite le nombre et le genre de stimuli auxquels on lui apprend à répondre.

A cela, il faut ajouter que l'enfant apprend, avec le langage, une structure sociale et l'intériorise dans le même processus.

4. *Apprentissage de la structure sociale*

Dans les catégories supérieures, la socialisation familiale s'effectue dans un cadre positif : la mère s'occupe de l'enfant et organise ses réponses verbales aux comportements et aux questions de son enfant en fonction des exigences de son milieu. Des changements subtils dans l'ordre des mots ou dans la structure de la phrase signalent des modifications importantes dans l'état des sentiments. Ces modifications l'enfant apprend à les percevoir, aussi minimes soient-elles.

Ce qui est important pour l'enfant des catégories supérieures, ce n'est pas tant le nombre des mots qu'il apprend que la sensibilité à une organisation particulière des mots, à des articulations du langage, qui deviennent autant d'éléments pour l'expression des différences et de l'originalité personnelle.

Le résultat de cette socialisation est que l'enfant est individuellement différencié : il se comporte comme une personne ayant des droits, comme un individu ayant un statut social spécifique.

De son côté, le langage commun ne peut rendre compte que grossièrement des nuances logiques et organisationnelles du langage formel. La phrase courte et grammaticalement simple permet seule de rendre compte du matériel et de ses occupations présentes. Il y a donc une sorte d'impossibilité à s'individualiser.

En outre, à la limitation de l'expression logique, s'ajoute la limitation de l'avenir. Alors que l'enfant des catégories supérieures a une vision claire de son devenir, l'enfant des classes populaires ne conçoit pas ce but éloigné. Son devenir est beaucoup plus souvent l'affaire d'une rencontre, d'une relation ou d'une occasion, que le résultat d'une prévision consciente et organisée.

Il faut également ajouter une supériorité du langage formel sur le langage commun : il permet à ses locuteurs de comprendre le second alors que l'inverse n'est que rarement vrai.

Par exemple, quand une mère des catégories supérieures dit à son enfant : "*Chéri, il faudrait que tu fasses moins de bruit*", elle énonce une phrase circonstanciée et complexe. Le reproche est tempéré par l'affection de l'appel ; on y reconnaît les catégories du "mieux" et du "moins". Dans la même situation, la mère des catégories populaires dira : "*Tais-toi !*", énoncé qui est compris par les enfants de toute origine sociale, alors que le premier énoncé est dans la plupart des cas inaccessible à l'enfant des catégories populaires. Pour qu'il réagisse correctement à l'énoncé, il doit traduire, en réduisant la structure complexe du langage formel à la structure simplifiée de son propre langage, le seul à avoir une signification claire pour lui. S'il ne peut pas traduire, il ne peut comprendre et reste déconcerté.

Cet exercice de traduction est un exercice permanent pour les enfants des catégories populaires dans l'appareil scolaire. Alors que les enfants des catégories supérieures retrouvent à l'école la structure linguistique qui est celle de leur milieu et se trouvent donc prêts à y répondre, les enfants locuteurs de langage commun se trouvent dans une situation de bilinguisme ou de quasi-bilinguisme qui les oblige à

un effort permanent d'adaptation.

On comprend alors qu'il y ait là un des mécanismes les plus définitifs de sélection sociale à l'intérieur de l'école.

5. L'utilisation des thèses de Bernstein dans le domaine scolaire.

Cette situation de bilinguisme est le plus souvent analysée, notamment par les enseignants, comme un « handicap » des catégories populaires. L'idée immédiate de solution qui vient à l'esprit est de prendre des mesures pédagogiques susceptibles de combler ce handicap.

C'est dans ce sens que les thèses de Bernstein ont été utilisées notamment aux États-Unis. Pour les pédagogues américains, ces thèses renferment l'explication des échecs scolaires dans les catégories populaires et fournissent un moyen d'action immédiat : améliorer le langage des classes populaires en établissant un enseignement de compensation. On trouve là la logique des classes de rattrapage, qui a été appliquée non seulement aux États-Unis, mais également en France.

6. Critique de cette utilisation.

L'efficacité des actions de rattrapage s'est avérée limitée : le retard acquis ne se rattrape pas, au contraire il est cumulatif et diminue sensiblement les chances de « faire carrière » dans l'appareil scolaire.

Mais il faut insister ici sur un autre aspect du problème, plus fondamental, qui concerne ce qu'on peut appeler le sociocentrisme. Celui-ci consiste à estimer la valeur ou la position d'un phénomène par rapport à la position (souvent dominante) qu'occupe le groupe social d'appartenance.

La méthode du rattrapage repose sur la constatation d'une différence, qui est perçue comme un handicap, et donc sur le jugement implicite que le langage formel, langage de l'école, est un meilleur langage que le langage commun.

Effectivement, la présentation des différences entre les deux formes de langage entraîne à valoriser positivement le langage formel et à caractériser le langage commun comme un langage pauvre, ne permettant pas à l'individu de se mettre en valeur, ne permettant pas de développer des concepts abstraits. On fait ainsi de ce langage une sorte de sous-langage, inapte à rendre compte des principaux éléments de la vie. Cette attitude amène à considérer le langage commun comme n'exprimant que peu de choses, voire à nier l'efficacité de ce langage dans les communications.

Le linguiste américain William Labov s'est attaché à démontrer au contraire que le langage des catégories populaires (et parmi elles, les plus défavorisées, les enfants noirs des ghettos) permet d'exprimer autant d'informations que le langage formel, mais sous une forme différente.

Parmi les multiples expériences de Labov, une est relatée dans un article (*The logic of non standard english*) et permet de dégager quelques conclusions intéressantes :

— tout d'abord que la production du langage se fait dans certaines conditions sociales qui en déterminent la forme.

— ensuite que le langage commun contient un message aussi important que le langage formel.

— que ce message n'est pas accepté, parce qu'il ne correspond pas à la convention sociale qui fait du langage formel le seul langage reconnu.

— que nous avons un *a priori* favorable pour le langage formel, compte tenu de cette convention sociale, qui n'est pas toujours justifié du point de vue du message véhiculé.

Voyons cette expérience. Elle consiste à se placer dans la situation la plus défavorable possible pour le langage commun : un interlocuteur défavorisé Larry H., 15 ans, membre d'un gang de jeunes noirs, particulièrement bruyant et violent, trouble permanent dans son école et qui a été rétrogradé de deux classes pour absence de capacité à s'exprimer correctement (il ne dispose « d'aucun langage » pour ses maîtres). Et avec un sujet le plus abstrait possible : la mort, le paradis et l'enfer, Dieu.

Premier constat, lorsque Larry est interrogé par un enquêteur blanc, il ne parle pas ou marque une opposition violente en utilisant de brèves grossièretés. La conclusion est évidente : il n'a pas de langage et l'on rejoint la position de ses maîtres. La situation est peu améliorée quand Larry est interrogé par un enquêteur noir, tout au plus l'hostilité est-elle moins grande. Mais du point de vue du résultat, la situation ne change pas. Mais dans une troisième phase l'enquêteur noir a l'idée de s'asseoir par terre, aux pieds de Larry. Et celui-ci accepte l'entretien et parle.

C'est la première conclusion qui a été rappelée : les conditions sociales génèrent une forme de discours. Le rapport inégalitaire de l'entretien, très fort avec l'enquêteur blanc, est annulé par l'enquêteur noir quand celui-ci se place dans une position que son interlocuteur reconnaît comme inférieure. La distance sociale entre les deux acteurs se trouve ainsi réduite.

Second constat : non seulement Larry parle, mais il tient un discours raisonnable. En voici quelques éléments :

— *JL : Qu'est-ce qui vous arrive quand vous êtes mort ? Est-ce que tu le sais ?*

— *LARRY : Ouais, je sais.*

— *JL : Quoi ?*

— *LARRY : Après, qu'on vous ait mis dans la terre,*

vosre corps se transforme en... eh... en os, et en merde.

— *JL : Et qu'est-ce qui arrive à vosre esprit ?*

— *LARRY : Vosre esprit — dès que vous montez, vosre esprit vous quitte.*

— *JL : Et où s'en va l'esprit ?*

— *LARRY : Eh bien, ça dépend...*

— *JL : De quoi ?*

— *LARRY : Tu sais, comme on dit, si vous êtes bon et merde, vot'esprit s'en va au paradis... et si vous êtes mauvais, vot'esprit s'en va en enfer, ça c'est du baratin ! Vot'esprit y va en enfer de toutes façons, bon ou mauvais.*

— *JL : Pourquoi ?*

— *LARRY : J'vais te dire pourquoi. P'ce que, tu vois, personne y sait vraiment ce que c'est Dieu, t'sais, p'ce que je veux dire j'ai vu des dieux noirs, des dieux roses, des dieux blancs, des dieux de toutes les couleurs, et personne y sait vraiment si c'est un Dieu. Et quand on vous dit, si vous êtes bons, vous irez au paradis, ça c'est du baratin, p'ce que vous allez pas à aucun paradis, p'ce que y'a pas d'paradis pour y aller.*

Le langage de Larry est typique du langage commun ou ce que Labov appelle l'anglais vernaculaire noir par opposition à l'anglais moyen (standard) de la petite bourgeoisie américaine qui sert de référence. Les structures sont répétitives, simplifiées, comprennent des propositions courtes, concises, sans subordonnées.

Mais plus encore que sa forme, c'est la logique du discours qui est intéressante. Larry énonce une série complexe de propositions interdépendantes dont on comprend mieux le sens si on les traduit en langage formel en leur donnant un ordre logique. L'argumentation peut être résumée ainsi :

1 — Chacun a une idée différente sur ce que Dieu est.

2 — Par conséquent personne ne sait vraiment que Dieu existe.

3 — S'il y a un paradis, il a été fait par Dieu.

4 — Si Dieu n'existe pas, il ne peut pas avoir fait le

paradis.

5 — Par conséquent le paradis n'existe pas.

6 — Vous ne pouvez pas aller à un endroit qui n'existe pas.

7 — Par conséquent vous ne pouvez pas aller au paradis.

8 — Par conséquent vous allez en enfer.

L'argument est présenté par Larry dans l'ordre : (8) parce que (2) parce que (1) donc (2) ; donc (7) parce que (5) et (6). Une partie du raisonnement est implicite.

Cette argumentation n'est pas très sérieuse : c'est un jeu volontairement polémique où chacun des interlocuteurs utilise des astuces verbales. Ce qui renforce l'idée de la maîtrise du langage de la part de Larry.

La conversation se poursuit sur le mode de la provocation :

— *JL : Oui mais, s'il n'y a pas de paradis, comment pourrait-il y avoir un enfer ?*

— *LARRY : Je veux dire — ouais. Oui mais, je vais te dire, y'a pas d'enfer, parce que c'est l'enfer, ici tu sais !*

— *JL : Ici c'est l'enfer ?*

— *LARRY : Ouais, l'enfer c'est ici ;*

La réponse de Larry est rapide et décisive. Il ne s'agit pas d'une répétition, mais d'une proposition nouvelle imaginée pour gagner à ce jeu de disputes logiques. Larry ne s'écarte pas du sujet et ne s'encombre pas de verbiage gratuit.

L'échange se poursuit :

— *JL : ...Mais, à supposer qu'il y ait un Dieu, de quelle couleur est-il ? Blanc ou noir ?*

— *LARRY : Eh bien, si c'est un Dieu... Je ne pourrais pas savoir de quelle couleur, je serais incapable de dire — personne ne pourrait dire de quelle couleur il est ou il serait réellement.*

— *JL : Mais là, imagine seulement qu'il y ait un Dieu*

— *LARRY : A moins qu'on dise...*

— *JL : Non, je disais seulement imagine seulement qu'il y a un Dieu, est-ce qu'il serait blanc ou noir ?*

— *LARRY : ...Y's'rait blanc, mon vieux.*

— *JL : Pourquoi ?*

— *LARRY : Pourquoi ? J'veis t'dire pourquoi. Parce que le type blanc ici il a tout, tu piges ? Et le nègre il a que d'la merde, tu vois ? Tu comprends ? Alors — hum — pour que ça, ça arrive, tu sais, c'est pas un Dieu noir qui fabrique cette merde.*

La formulation ne s'effectue pas en langage formel mais elle est claire, efficace et dénote une certaine capacité logique.

La citation de cet entretien montre bien la validité de la seconde conclusion : le langage commun contient un message qui a sa forme propre, mais dont les capacités d'expression logique sont complètes et nullement inférieures à celles du langage formel.

La suite de l'expérience le confirme. Elle consiste à interroger sur les mêmes thèmes abstraits un interlocuteur du langage formel, noir lui aussi, mais ayant suivi des études universitaires complètes et appartenant, dans les classifications américaines, à la classe moyenne élevée (*upper middle class*). L'entretien de Charles M. avec un interviewer noir également se déroule de la manière suivante :

— *CR : Savez-vous ce qu'on peut faire pour que quelqu'un qui est mort vienne vous visiter dans vos rêves ?*

— *CHARLES M : "Eh bien, j'ai même entendu mes parents dire qu'il existe quelque chose comme une chose dans les rêves une chose comme cela, et quelquefois les rêves deviennent vrais effectivement. Personnellement aucun de mes rêves ne s'est jamais réalisé. Je n'ai jamais rêvé que quelqu'un mourait et qu'il meure effectivement... (Mhm) ou que j'allais avoir dix dollars le lendemain, et que d'une manière ou d'une autre je me retrouve avec dix dollars dans ma poche... (Mhm).*

Je ne crois pas particulièrement à cela, je ne pense pas que ce soit vrai. Je pense en revanche que dans certaines cultures il existe quelque chose comme la sorcellerie, ou une sorte de science de la sorcellerie ; je ne pense pas qu'il suffise simplement de croire suffisamment fort qu'il existe quelque chose comme la sorcellerie. Je pense effectivement qu'il existe quelque

chose comme une personne pouvant se mettre dans un état d'esprit (Mhm), ou que — euh — on pourrait leur donner quelque chose pour les enivrer et les conduire à un certain — à un certain état d'esprit qui — qui pourrait réellement être considéré comme de la sorcellerie"

Le discours de Charles M. est continu. Il frappe celui qui l'écoute par son intelligence, sa sincérité. Son langage est modéré et contient de multiples propositions qui modèrent ses opinions. Il utilise beaucoup de mots, les uns modifiant les autres ou les répétant. Des phrases de remplissage apparaissent. Des allusions à une culture étendue apparaissent impliquant des références à des savoirs que le locuteur possède ou donne à penser qu'il possède : le mot "culture" est introduit ; le terme de "science de la sorcellerie" ; la notion de croyance ; celle d'état d'esprit ; etc.

Mais si l'on analyse le discours de la même façon que celui de Larry, il ne subsiste qu'une seule proposition de base, qui tient en six mots :

— Mais je crois à la sorcellerie,

sans que l'on puisse dégager d'argumentation logique semblable à celle que l'on découvrirait avec l'analyse du discours du langage commun.

On atteint ainsi la dernière conclusion. L'impression d'avoir à faire à un beau discours tient à notre conditionnement au langage formel. C'est une convention sociale que nous reconnaissons. Nous savons que ceux qui parlent de cette manière sont des personnes cultivées et nous avons tendance à penser *a priori* qu'ils disent quelque chose d'intelligent, que le sens de leur discours est équivalent à la qualité du signifiant, de la forme du discours.

Mais se prononcer sur la distinction des deux langages est impossible. On ne peut pas, en toute rigueur, dire que le discours du langage formel est plus rationnel, plus logique que celui du langage commun. On ne peut pas dire non plus qu'il manie mieux les abstractions. Comme le dit Labov : "*Charles M. réussit à nous faire savoir qu'il est cultivé, mais en dernier ressort, nous ne savons pas ce qu'il essaie de dire, et lui non plus*".